

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 55 (1917)

**Heft:** 46

**Nachruf:** Eugène Grasset

**Autor:** V.F.

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

**Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).****Administration (abonnements, changements d'adresse),**

Imprimerie Ami FATIO &amp; Cie, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

"PUBLICITAS"

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

**ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;****six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.****ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.****Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.**

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Sommaire du Numéro du 17 novembre 1917:** — Eugène Grasset (V. F.). — Nos vieilles chansons : Chanson de Sylvie. — A NN. SS. de Berne (E. Perret). — La crise monétaire (J. Neel). — Heures graves (L. Lambossy-de-Fuyens). — Boutades.

LE PEINTRE EUGÈNE GRASSET  
à l'âge de 50 ans<sup>1</sup>

## Eugène Grasset

Notre compatriote Eugène Grasset vient de mourir à Sceaux, à l'âge de 72 ans. « Il est l'un des plus grands décorateurs et l'un des plus grands professeurs de notre époque », disait de lui le *Figaro*, quand le gouvernement français lui remit la rosette d'officier de la Légion d'honneur. « Décorateur du livre, tout d'abord, et de l'affiche ; décorateur d'édifices ensuite : il a composé le vitrail célèbre de *Jeanne d'Arc*, des vitraux pour l'église de Saint-Lô, pour la cathédrale d'Orléans, pour Saint-Pierre de Chaillot, etc. Multiples sont les modèles de tapis et de tapisseries, les motifs de céramique, d'ornementation des tissus, etc., qu'il a fournis aux industries d'art. Enfin, théoricien et professeur de premier ordre : il suffit de citer son ouvrage magistral sur la plante dans la décoration, et de rappeler que comme directeur de l'école de la rue Vavin, à Paris, il forma de nombreux et excellents élèves ; son influence d'ailleurs sur toute une partie du style moderne est proclamée par les connaisseurs ».

Eugène Grasset naquit à Lausanne, le 25 mai 1845, à l'ancienne rue de la Cité-Dessous. Son père, bout d'homme à l'œil vif, était connu autant par sa toute petite voix de femme que par son talent d'ébéniste ; il faisait des meubles qui sont encore l'ornement de nombre d'intérieurs lausannois. Son amour des belles formes, il le transmit à ses deux fils. Tout écoliers, l'un et l'autre se faisaient remarquer par leur don pour le dessin. Le cadet reprit l'atelier paternel. Eugène, l'aîné, se sentait attiré irrésistiblement par les beaux-arts. A l'Ecole moyenne, qu'il fréquenta de 1859 à 1863, ses cahiers et ceux de son inseparable ami Louis Pfüffer — une âme l'artiste aussi — étaient pleins de toute sorte de croquis à la plume ou au crayon. Hors de

classe, inspiré par la vue de la cathédrale et des adorables coins de la Cité d'autrefois, il ne cessait de dessiner, pour la plus grande joie de son maître, le peintre Bocion. Mais l'art lui donnerait-il de quoi vivre ? se demandait Grasset le père. Pour orienter ses dispositions dans un sens pratique, il l'envoya apprendre l'architecture à l'Ecole polytechnique de Zurich. Le futur décorateur avait alors 16 ans. A son retour, il fit un stage chez un architecte de Lausanne. C'est là que l'art s'empara définitivement de lui, l'art sous les traits d'un jeune homme de son âge, statuaire parisien fort habile et dont les ébauches émerveillaient Eugène Grasset. Il lâche Lausanne et l'architecture pour suivre ce prodige en Egypte.

L'Orient subjuga notre compatriote par la magie de sa couleur ; mais il y serait mort de faim si le marquis de Bassano ne lui avait pas acheté quelques-unes de ses peintures. Cela lui permit de rentrer au pays. C'était vers 1870. Il travailla à la décoration du théâtre de Lausanne, alors en construction. L'année suivante, il modela la figure si vivante et si vaudoise du colonel Veillon, commandant des milices du canton, qui, du cimetière de la Sallaz a été transportée à la terrasse du Château. A la même époque, Eugène Grasset se rendit à Paris, qui devait lui donner la célébrité et où il a passé près d'un demi-siècle.

Bien qu'il eût acquis la nationalité française, son cœur était demeuré sur les bords du Léman. C'est avec bonheur qu'il revenait à Lausanne et montait à son quartier natal, charmant tout le monde par ses dehors simples, par la modestie sous laquelle se cachait sa vaste érudition.

En 1914, il fut chargé par le gouvernement vaudois de la composition des vitraux de notre cathédrale. Il ne put malheureusement en achever qu'un seul ; c'est la verrière ornant le fond du chœur et qui représente le Christ et saint Jean-Baptiste.

Notre Musée des beaux-arts possède d'Eugène Grasset deux aquarelles : le Château, vers 1861, illuminé par le soleil de la matinée, et une délicieuse vue de Lausanne, prise de la Caroline, où baignent dans le jour mourant les flèches de la cathédrale et de Saint-François, avec la cascade des toits de la Cité-Dessous, et les fumées qui montent de la ville basse. La première de ces œuvres est un don de l'auteur.

Ce grand artiste lausannois, à qui la gloire ne fit pas oublier la ville où il vit le jour, mérite que son nom n'y périsse pas. Elle saura, nous n'en doutons pas, le donner à l'une de ses rues.

V. F.

\* \* \*

On ne lira pas sans intérêt, pensons-nous, les détails que voici, sur la vie de Grasset. Ce sont des extraits de deux interviews de Gabriel Mourey, dans le *Journal*, de Paris, en 1912 et de Jérôme Tharaux, dans le *Journal des Débats*, en 1904.

Commençons par ce dernier, le plus ancien en date.

## Au Midi et en Orient.

M. Eugène Grasset habite, boulevard Arago, une tranquille cité d'ateliers bâties de briques et de bois. Des tiges noircies treillissent les murs ; des touffes de neige s'accrochent aux branches comme des fleurs.

— C'est le printemps chez vous, monsieur.

— Oh ! un printemps bien irréel, mais stylisé à mon goût.

Je voulais amener la causerie sur les idées de l'artiste et ses projets ; mais ayant parlé, par hasard, de la Grèce et de l'Orient, j'émis, sans m'en douter, une foule de souvenirs chers à M. Grasset. Et dans la clarté gaie de l'atelier plein de soleil, enveloppé de son manteau et le chapeau sur la tête il me fit ce récit, qui aurait amusé Lesage et les auteurs de romans pittoresques :

— Et moi aussi j'ai été en Orient ! Ah ! quel voyage ! J'étais très jeune. C'était avant 70. Mon père m'avait placé à Lausanne, chez un architecte, où je gagnais 50 fr., avec la perspective admirable d'une augmentation de 5 fr. par mois. Je travaillais là depuis quelque temps, quand un jour, dans le chantier, j'aperçus un personnage inconnu dont l'habileté tenait du rêve ! C'était un sculpteur parisien venu il y avait quelques mois, pour décorer une villa sur le bord du lac de Thoune. Il était resté en Suisse, séduit par la beauté du pays. En un tour de main il campait un bonhomme, une bonne femme, un ornement. Ebloû par tant d'adresse, je lui demandai s'il voulait de moi pour apprenti. Il m'avertit que j'avais tort d'abandonner le métier d'architecte, honorable et avantageux, pour celui de sculpteur, moins considéré et qui ne nourrissait guère son homme. Conseil inutile.

Malgré les remontrances de mon père et de mon patron, je liai ma destinée à celle du pétrisseur de pierre, mon ami, le sculpteur parisien.

L'ouvrage manque bientôt.

— Vous savez faire un tracé, vous servir du niveau ? me demanda, un matin, mon ingénieux maître.

— Parfaitement, répondis-je.

— Alors, tout va bien. Nous partons en Egypte. Nous demanderons un lot de terrassement au canal ; et ce sera le diable si nous ne nous tirons pas d'affaire.

A Marseille, le manque d'argent nous retint quelques jours. Mon ami, qui était un rêveur étonnant et un homme du plus pratique génie, nous tira de la misère. Idée simple et artistique : par la galvanoplastie ; nous dorions des harnachements !

Enfin, nous mîmes à la voile ; mais nous manquâmes de demeurer à Malte, que mon sculpteur ne voulait plus quitter, retenu par les enchantements du marsala.

Mon ami et moi n'avions plus un sou : il fallut séparer nos misères. Il partit au Caire ; je restai à Alexandrie, où la Providence vint à moi dans la peau d'un ancien zouave, frère ainé de Carolus Duran. Il était, pour le moment, secrétaire de M. Marchettini, brave homme, mais joueur, et qui ne payait pas les gens qu'il employait.

Les ouvriers italiens nous rendirent responsables Duran et moi, de la négligence du patron : ils firent le siège de notre bureau, que nous défendions revolver au poing, et hurlaient sous nos fenêtres : « Nous ferons la Pâque avec vos tripes. » A la faveur de la nuit, je transportai, seul, dans une gargote, de l'autre côté de la rue, les papiers les plus importants, quand sous un porche un individu bondit sur moi et à la lumière de la lune, je vois un couteau sur ma tête et je reconnaissais Duran qui,

<sup>1</sup> Cliché extrait de la *Semaine littéraire*.

